

Zeitschrift: Actio humana : l'aventure humaine
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 98 (1989)
Heft: 1

Artikel: "Vivre seul, est-ce vivre vraiment?"
Autor: Nolte, Annette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«VIVRE SEUL, EST-CE VIVRE VRAIMENT?»



Vincent van Gogh avait eu une vision. L'amour et l'amitié devaient le libérer de cette prison intérieure dans laquelle l'original qu'il était avait choisi de se cloîtrer. Sa maison jaune d'Arles, il l'avait aménagée avec beaucoup d'amour, dans l'attente d'amis qui ne vinrent jamais.

«Et puis, il y a l'autre oisif, l'oisif malgré lui, intérieurement rongé par la soif ardente d'agir, mais qui ne fait rien parce qu'il lui est totalement impossible de faire quoi que soit, tout simplement parce qu'il est comme emprisonné, ... un tel homme, parfois, ne sait pas lui-même ce qu'il pourrait faire tout en sentant instinctivement: je suis pourtant bien bon à quelque chose, j'ai le droit d'exister! ... Sais-tu ce que la prison fait s'évanouir? Toute inclination profonde, sérieuse. Etre ami, être frère, aimer – voilà qui, d'une poigne de maître, ouvre la prison par la force d'une irrésistible magie.»

L'issue à sa prison, Vincent van Gogh la cherchera longtemps.

Il travaille comme marchand d'art, tente sa chance comme répétiteur, il se fait libraire, étudiant, missionnaire. En 1880, il décide de devenir peintre. Ce n'est que dix ans avant sa mort qu'il aura trouvé une *justification à son existence*. Mais il ne s'échappe pas de sa prison pour autant. Sa quête d'un être humain désirant partager la vie avec lui reste vaine. Elle est condamnée d'avance. Van Gogh vient au monde le 30 mars 1853, suivant d'un an jour pour jour son frère mort-né. Comme celui-ci, van Gogh est baptisé Vincent Willem. Comme celui-ci, il sera porté au registre de l'église sous le numéro 29. Ce frère semblera, toute une vie durant, s'interposer entre lui et les autres. Le désir ardent de reconnaissance qui consume Vincent – cette reconnaissance que même ses parents lui avaient refusée – et sa soif d'amour ne rencontreront toujours que le dédain. Parents et connaissances, femmes et artistes refuseront tous leur affection à celui qui, à leurs yeux, n'est «qu'un drôle d'oiseau». Un de ceux qui se promènent en haillons parce qu'ils préfèrent donner leur argent aux pauvres, qui n'arriveront jamais à rien parce qu'ils ignorent le savoir-vivre, les bonnes manières. Un homme qui, en outre, ne cesse, de sa bouche édentée, de prêcher son amour du prochain dont personne ne fait cas.

«Que suis-je donc aux yeux de la plupart?», demande van Gogh dans une lettre à son frère; et de se répondre à lui-même dans une lucidité désespérée: «Un nul ou un original ou un homme désagréable, quelqu'un qui n'a ou n'aura pas de place dans la société, bref, un moins que rien.»

Où qu'il aille, van Gogh se heurte sans cesse au même mur insurmontable qui l'exclut d'une vie protégée au milieu des autres. De La Haye, il part pour Bruxelles, quitte Londres pour Paris, Ramsgate pour Dordrecht, il vit à Amsterdam, en Belgique à Wasmes et

Anvers pour, enfin, atterrir une fois de plus à Paris. Mais même dans cette rutilante métropole artistique, il se fait bien vite remarquer par son comportement bizarre. Il ne tarde pas à se brouiller avec ses amis de fraîche date. Même Theo qui, d'ordinaire, se montre fort compréhensif à son endroit, qui le soutient moralement et financièrement, supporte difficilement la compagnie de son frère.

Vincent quitte Paris. Il veut désormais vivre au Japon, mais le voyage lui paraissant trop long, il descend vers le Midi, en Provence, au pays des couleurs éclatantes et de la lumière. Il espère, ici, vivre une «immense Renaissance de l'art». Et, c'est vrai, dans la bonne ville d'Arles, son «ersatz» au Japon, il peint et dessine pendant les 444 jours qu'il y vit pas moins de 333 œuvres. Le soleil resplendissant de midi, qui dans cette région est à son plus haut zénith et qui lui a valu son nom, propulse aussi van Gogh à l'apogée de sa création.

Sa solitude, elle, demeure. «Etre seul, est-ce donc vivre?», interroge-t-il son frère. Croyant pouvoir enfin et malgré tout briser la gangue de son isolement, il fonde son espoir sur l'idée d'une colonie d'artistes. Que tous ceux qui, comme lui, crèvent de faim et ne sont pas reconnus par le monde artistique établi, viennent le rejoindre. Il aimerait avoir près de lui Bernard, Seurat et Gauguin. Il rêve d'une communauté de gens partageant les mêmes idées, capable par l'échange intellectuel intense d'imposer son art indépendamment du goût de la société. C'est dans ce but unique qu'il loue une maison, place Lamartine. La «Maison jaune» devrait devenir l'Atelier du sud. Il entend y héberger tous ses amis. Quand, en septembre 1888, Theo lui envoie trois-cents francs, van Gogh, fou de joie, se lance dans les préparatifs: il achète des chaises et des lits, du linge et de la vaisselle. Il passe des nuits à peindre pour orner les murs de sa maison et renonce à manger pour encadrer ses toiles. Pour chaque pièce, il invente un autre décor, la «Maison jaune» doit être une œuvre d'art en elle-même. Van Gogh se sacrifie à son idée – et se précipite ainsi au bout de ses forces physiques et psychiques. Mais une fois le tout installé, les amis tant espérés brillent par leur absence. Et recommence le temps de l'attente solitaire. On croirait presque une supplique chargée de défi lorsqu'il écrit: «J'aimerais certes avoir de la compagnie, mais si je n'en ai point, je n'en suis pas malheureux, et puis viendra bien le temps où j'aurai quelqu'un ici. Je n'en doute jamais.» Gauguin se laisse enfin persuader de faire un séjour à Arles. Mais cette



cohabitation fait fiasco ou bout de deux mois déjà. Les tensions entre Gauguin et van Gogh deviennent insupportables et débouchent finalement sur une violente querelle. Gauguin quitte Arles, van Gogh reste, blessé et plus solitaire que jamais.

«Si je n'avais ton amitié», écrit Vincent à son frère, «on me pousserait au suicide sans que je n'en ressente aucun remord, c'est là le point où il nous est permis de protester contre la société et de nous défendre.» Le 27 juillet 1890, enfin, van Gogh se décide à mettre en pratique cette autodéfense apparemment paradoxale, mais radicale.

«C'est non seulement un grand peintre enthousiasmé par son art, sa palette et la nature, mais encore un rêveur, un croyant fanatique, dévorant les belles utopies, vivant d'illusions et d'idées.» Cette hommage fut écrit par le critique Aurier en 1890, donc encore du vivant de van Gogh. Il l'intitulait «Un isolé». C'est vrai, van Gogh fut un solitaire, un isolé dans son époque. Il puisait ses idées et ses pensées dans la confrontation avec les œuvres de Zola, Balzac, Hugo, Flaubert et Jules Michelet. S'il connaissait les tendances tant de l'art académique que celles de l'art moderne, il trouva seul sa propre voie. Son art le guida dans sa recherche d'une justification de son existence. Il y trouva une réponse au pourquoi de l'existence humaine et avait, à ce propos, une considérable avance sur ses

contemporains dont il espérait tant la compréhension.

Aujourd'hui, van Gogh est un personnage de culte. Sa vie tragique fournit matière à des romans et à des films. Même l'association d'artistes voit le jour. Avec quelque retard, certes, mais quand même. Renouant avec son idée, Yolande Clergue a créé l'an dernier à Arles une fondation. Des artistes vivants et célèbres tels que Francis Bacon, Robert Rauschenberg et David Hockney, pour ne citer que ceux-là, y contribuent par leurs œuvres. De jeunes artistes toucheront des bourses et les ateliers sont installés à leur intention. L'œuvre de van Gogh connaît un engouement mondial. Ses expositions sont gages de caisses bien pleines et ses toiles comptent parmi les plus chères du monde. C'est ainsi que «Les tournesols» peints à Arles il y a 101 ans ont été vendus aux enchères chez Christie's pour 55 millions de francs suisses. Ils avaient orné la chambre d'hôtes de sa «Maison jaune». Aujourd'hui, sa lancinante espérance se fût réalisée: «J'aimerais tant avoir ici le monde entier.» Mais voilà: la «Maison jaune», hélas, n'est plus. Bombardée durant la seconde guerre mondiale, elle a été rasée entretemps. ■

ANNETTE NOLTE

«Ma maison, ici à Arles, est jaune comme du beurre frais à l'extérieur et ses volets sont d'un vert lumineux. Elle se trouve en plein soleil, sur une place, avec un jardin verdoyant planté de platanes, de lauriers-rose et d'accacias. L'intérieur est tout badigeonné de blanc et le sol est carrelé de rouge. Et au-dessus de tout cela, le ciel d'un bleu intense. Ici, je puis vivre et respirer, réfléchir et peindre.»